

# L'asservissement des femmes

---

*John Stuart Mill*

*Chapitre 3*

Je ne pense pas avoir de difficultés à convaincre ceux qui m'ont suivi sur la question de l'égalité de l'homme et de la femme au sein de la famille, que cette égalité implique pour celle-ci l'autorisation d'exercer toutes les fonctions et tous les métiers réservés jusqu'ici au sexe fort. Je crois que c'est pour les maintenir en sujétion dans la vie domestique qu'on insiste sur les incompétences des femmes dans d'autres domaines.

Les hommes dans leur ensemble ne peuvent pas encore accepter l'idée de vivre avec une égale. Sans cela, je pense que presque tout le monde, dans l'état actuel des idées politiques et économiques, reconnaîtrait l'injustice qu'il y a à exclure près de la moitié de la race humaine de la plupart des activités lucratives et de presque toutes les hautes fonctions sociales, en décrétant dès leur naissance soit que les femmes n'ont pas et ne peuvent pas acquérir les aptitudes nécessaires pour occuper les emplois qui sont légalement ouverts aux membres les plus stupides et les plus vils de l'autre sexe, soit que ces emplois leurs seront interdits quelles que soient leurs aptitudes, afin de les réserver exclusivement aux hommes.

Au cours des deux derniers siècles, dans les rares cas où l'on cherchait à justifier l'incapacité légale des femmes, on donnait rarement comme raison leur infériorité intellectuelle, car, à une époque où les facultés de chacun, y compris d'un certain nombre de femmes, étaient mises à l'épreuve dans les luttes de la vie publique, personne n'y croyait vraiment. La raison invoquée alors n'était pas l'inaptitude des femmes mais l'intérêt de la société, c'est-à-dire l'intérêt des hommes. De même, la raison d'État, c'est-à-dire le bon plaisir du gouvernement et la défense des autorités en place, suffisait à expliquer et à justifier les crimes les plus abominables. Aujourd'hui, le pouvoir tient des propos plus onctueux et prétend opprimer les gens pour leur bien. De la même façon, quand on interdit une chose aux femmes, on juge bon de dire et de croire qu'elles en sont incapables et que cela les écarterait de la voie du bonheur et du succès. Mais pour rendre cette raison plausible (je ne dis pas valable), il faudrait aller beaucoup plus loin que personne n'ose le faire au vu de l'expérience actuelle. Il ne suffit pas de soutenir que les femmes sont en moyenne moins douées que les hommes des plus hautes facultés mentales, ou qu'il y a moins de femmes que d'hommes capables de remplir des fonctions nécessitant une très grande intelligence. Il faut soutenir qu'aucune femme sans exception n'est apte à ces fonctions et que les femmes les plus éminentes sont intellectuellement inférieures au plus médiocre des hommes à qui ces fonctions échoient actuellement. Car si l'on décide qu'une fonction sera accomplie par la personne choisie par concours ou par toute autre méthode garantissant la prise en considération du bien public, il n'y a pas lieu de craindre que des emplois importants tombent aux mains de femmes inférieures à la moyenne des hommes ou à la moyenne de leurs concurrents du sexe masculin. Il en résulterait seulement un moins grand nombre de femmes que d'hommes dans

de tels emplois, résultat inévitable, ne serait-ce qu'en raison de la préférence que les femmes accorderaient probablement toujours à la seule vocation pour laquelle elles n'ont pas de rivaux. Compte tenu de l'expérience récente et de l'expérience du passé, l'antiféministe le plus convaincu n'osera pas nier qu'un nombre non négligeable de femmes se soient montrées capables de faire tout ce que font les hommes, sans peut-être aucune exception, et de le faire avec succès et avec honneur.

Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a bien des choses qu'aucune d'elles n'a réussi à faire aussi bien que certains hommes et qu'il y a beaucoup de domaines où elles n'ont pas atteint le premier rang. Mais il y a extrêmement peu d'activités, faisant appel aux facultés intellectuelles, où elles n'ont pas atteint le second rang. Voilà qui suffit amplement à prouver que l'interdiction faite aux femmes de concourir pour l'exercice de telles fonctions est une mesure arbitraire, préjudiciable pour la société. Il est évident que de telles fonctions sont souvent remplies par des hommes qui y sont bien moins aptes que beaucoup de femmes et qui seraient battus par des femmes s'il y avait une compétition équitable. Le fait qu'il y ait ailleurs, employés à d'autres tâches, des hommes encore mieux qualifiés que les femmes pour ce genre de fonctions dont nous parlons, ne change rien.

N'est-ce pas ce qui se passe dans toutes les compétitions ? Y a-t-il une telle surabondance d'hommes capables d'assumer de hautes fonctions que la société puisse se permettre de rejeter le service de personnes compétentes ? Sommes-nous si certains de toujours trouver des hommes disponibles pour toutes les fonctions sociales importantes qui se trouvent vacantes que nous ne perdions rien à frapper d'interdit une moitié de l'humanité et à refuser à priori d'utiliser ses facultés, aussi remarquables soient-elles ? Et même si nous pouvions nous en passer, serait-il compatible avec la justice de leur refuser la part d'honneur et de distinction qui leur revient et de les priver du droit moral qu'ont tous les êtres humains de choisir leur occupation suivant leurs préférences et à leurs propres risques, du moment qu'ils ne font aucun tort aux autres ? A cet égard, l'injustice ne touche pas que les femmes ; elle frappe également ceux qui pourraient tirer profit de leurs services. Décréter que certaines personnes ne pourront être médecins ou avocats ou membres du Parlement, c'est faire tort non seulement à ces personnes mais à tous ceux qui font appel à des médecins ou à des avocats ou qui élisent des membres du Parlement. On supprime l'effet stimulant qu'a une compétition plus ouverte sur les concurrents et on limite d'autant la possibilité de choix.

Je pourrais peut-être, dans les détails de ma thèse, me limiter aux fonctions publiques, car si je réussis à convaincre sur ce point, on m'accordera sans doute volontiers que les femmes devraient avoir accès à toutes les autres occupations auxquelles il est essentiel pour elles d'être admises. Pour commencer, je choisirai une fonction très différente de toutes les autres, dont on ne saurait interdire l'accès aux femmes sous prétexte qu'elles ne sont pas compétentes. Je veux parler du droit de vote, pour les élections législatives comme pour les élections municipales. Le droit de participer au choix de ceux qui vont exercer une charge publique est entièrement distinct du droit de concourir pour la charge elle-même. Si l'on ne pouvait voter pour élire un membre du Parlement qu'à condition d'avoir les qualités requises pour être candidat, le gouvernement serait une oligarchie bien restreinte. Avoir voix au

chapitre pour élire ceux par qui on va être gouverné est un moyen de protection auquel tous ont droit, même ceux qui seront toujours exclus des fonctions gouvernementales. On peut supposer que les femmes sont aptes à avoir cette voix puisque la loi la leur accorde déjà dans le cas le plus important pour elles, c'est-à-dire quand elles choisissent l'homme qui doit les gouverner jusqu'à la fin de leur vie, choix que l'on considère toujours volontaire. Dans le cas de l'élection aux charges publiques, c'est l'affaire de la loi constitutionnelle d'entourer le droit de vote de toutes les garanties et de toutes les restrictions nécessaires ; mais aux garanties qui suffisent pour le sexe masculin, il ne faut pas en rajouter d'autres pour les femmes. Il n'y a pas l'ombre d'une justification à ne pas admettre les femmes à voter dans les mêmes conditions et les mêmes limites que les hommes. La majorité des femmes d'une classe donnée n'aura probablement pas des opinions politiques différentes de celles de la majorité des hommes de la même classe, à moins que la question ne concerne les intérêts féminins en tant que tels. Dans ce cas, les femmes ont besoin du droit de vote comme garantie d'une prise en considération équitable de leurs intérêts.

Ceci devrait être évident même pour ceux qui n'acceptent aucune des autres idées pour lesquelles je me bats. Même si toutes les femmes étaient mariées et si toutes les femmes mariées devaient être des esclaves, ces esclaves auraient d'autant plus besoin de protection légale, et nous savons quelle protection légale les esclaves peuvent espérer des lois faites par leur maître !

J'ai déjà fait remarquer que la prise en considération de l'aptitude des femmes, non seulement à participer à des élections mais à tenir elles-mêmes des charges ou à exercer des professions comportant d'importantes responsabilités publiques, n'est pas essentielle à la question pratique dont nous débattons, puisqu'une femme qui réussit dans une profession qui lui est ouverte prouve par là qu'elle est capable de l'exercer.

Quand il s'agit de charges publiques, si le système politique du pays exclut les hommes inaptes, il exclura également les femmes inaptes. Si ce n'est pas le cas, le mal ne sera pas plus grand, que les personnes inaptes soient des hommes ou des femmes. Du moment que l'on reconnaît que quelques femmes à la rigueur sont capables de remplir ces tâches, les lois qui leur ferment la porte ne peuvent pas se justifier, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur les capacités des femmes en général. Mais, bien que cette dernière remarque ne soit pas essentielle, elle est loin d'être hors de propos. Jugée avec impartialité, elle donne une force supplémentaire aux arguments contre les incapacités des femmes en les assortissant de hautes raisons d'utilité pratique.

Faisons d'abord entièrement abstraction de toutes les considérations psychologiques tendant à montrer que les soi-disant différences mentales entre les femmes et les hommes ne sont que l'effet naturel de leur éducation et de leur situation et qu'elles n'indiquent aucune différence radicale dans leur nature, encore moins une infériorité. Considérons seulement les femmes comme elles sont déjà ou comme on sait qu'elles ont été et voyons les capacités dont elles ont déjà fait montre dans la pratique. Ce qu'elles ont fait, cela au moins sinon rien d'autre, il est prouvé qu'elles peuvent le faire. Si nous considérons l'empressement avec lequel on les

écarte toutes des buts et des occupations réservés aux hommes, au lieu de les y préparer, il est évident que je suis très modeste quand je me fonde pour les défendre sur ce qu'elles ont réellement accompli. Car, dans cette discussion, la preuve négative ne vaut pas grand-chose, tandis que toute preuve positive est concluante. On ne peut conclure qu'il est impossible à une femme d'être un Homère, un Aristote, un Michel-Ange ou un Beethoven, de ce qu'aucune femme n'a jusqu'à présent produit de chefs-d'œuvre comparables aux leurs dans aucun de ces domaines.

Ce fait négatif laisse tout au plus la question sans réponse et ouverte aux discussions psychologiques. Mais il est certain qu'une femme peut être une Reine Elisabeth, une Deborah ou une Jeanne d'Arc puisqu'il ne s'agit pas d'une hypothèse mais de fait. Or, il est curieux que les seules activités que la loi actuelle empêche les femmes d'avoir sont celles pour lesquelles elles ont prouvé leurs compétences. Il n'y a pas de loi interdisant à une femme d'écrire toutes les pièces de Shakespeare ou de composer tous les opéras de Mozart. Mais, si elles n'avaient pas hérité du trône, on n'aurait pas confié à la Reine Elisabeth ou à la Reine Victoria la moindre des fonctions politiques pour lesquelles la première s'est montrée égale aux plus grands.

Si l'on pouvait donc tirer une leçon de l'expérience, sans faire d'analyse psychologique, ce serait que les tâches que les femmes ne sont pas autorisées à accomplir sont celles-là mêmes pour lesquelles elles sont particulièrement qualifiées, puisque leur vocation à gouverner s'est révélée, et même avec éclat, dans les rares occasions qui leur ont été données, tandis que dans les domaines qui leur étaient apparemment ouverts, elles ne se sont nullement distinguées de façon aussi éblouissante. L'histoire nous montre que, par rapport au nombre des rois, peu de reines ont effectivement régné. Mais, parmi elles, celles qui ont manifesté leurs dons pour gouverner sont proportionnellement plus nombreuses, bien que beaucoup aient occupé le trône pendant des périodes difficiles. Il est remarquable également que dans de nombreux exemples, elles se sont distinguées par des qualités diamétralement opposées à celles qu'on attribue conventionnellement aux femmes. Elles se sont fait remarquer autant par la fermeté et l'énergie avec lesquelles elles ont gouverné que par leur intelligence. Si, aux reines et aux impératrices, nous ajoutons les régentes et les vice-reines des provinces, la liste des femmes qui ont gouverné les hommes avec éclat devient très longue. Ce fait est si incontestable qu'on essaya jadis de renverser l'argument et de transformer cette vérité établie en une insulte de plus, en disant que les reines sont meilleures que les rois parce que, sous les rois, ce sont les femmes qui gouvernent, et sous les reines, les hommes.

C'est peut-être perdre son temps que d'argumenter contre une mauvaise plaisanterie ; mais les gens sont impressionnés par ce genre de remarques et j'ai entendu citer cette phrase comme si elle contenait une part de vérité. En tout cas, cela servira de point de départ à la discussion aussi bien qu'autre chose. Je dis, donc, que ce n'est pas vrai que sous les rois, les femmes gouvernent. Cela n'arrive que très exceptionnellement et, si les rois faibles ont mal gouverné, c'est tout aussi souvent sous l'influence de favoris du sexe masculin que du sexe féminin. Quand un roi est gouverné par une femme simplement parce qu'il en est amoureux, il est peu probable qu'il gouverne bien, même s'il y a des exceptions.

Mais l'histoire de France compte deux rois qui ont volontairement donné la direction de leurs affaires pendant de nombreuses années l'un à sa mère, l'autre à sa sœur. L'un d'eux, Charles VIII, n'était qu'un enfant mais, en agissant ainsi, il suivait les intentions de son père Louis XI, le monarque le plus capable de son époque. L'autre, Saint -Louis, était le souverain le meilleur et le plus énergique qui ait régné depuis Charlemagne. Ces deux princesses gouvernèrent d'une façon qu'aucun prince de leur époque n'a égalée. L'empereur Charles Quint, le prince le plus habile de son temps, qui eut à son service autant d'hommes compétents qu'un souverain ait jamais eus, et qui était très peu enclin à sacrifier son intérêt à des sentiments personnels, nomma successivement deux princesses de sa famille gouverneurs des Pays-Bas, postes qu'elles occupèrent pendant toute sa vie, et une troisième leur succéda ensuite. Toutes les deux gouvernèrent avec grand succès et l'une d'elles, Marguerite d'Autriche, fut l'un des personnages politiques les plus compétents de cette époque. Voilà pour cet aspect de la question. Passons maintenant à l'autre. Quand on dit que sous les reines, les hommes gouvernent, faut-il comprendre la même chose que quand on dit que les rois sont gouvernés par les femmes ? Veut-on dire que les reines choisissent comme instruments de gouvernement ceux qu'elles associent à leurs plaisirs ? Le cas est rare, même chez celles qui ont aussi peu de scrupules sur ce point que Catherine II. Et ce n'est pas dans ces cas-là qu'on trouve le bon gouvernement, provenant soi-disant de l'influence masculine. S'il est vrai alors que l'administration est confiée à des hommes plus compétents lorsque c'est une femme qui règne que lorsque c'est un roi, la raison doit en être que les reines savent mieux choisir leurs ministres que les rois. Les femmes doivent donc être mieux qualifiées que les hommes comme souverain et comme Premier ministre. Car la fonction principale d'un Premier ministre n'est pas de gouverner en personne mais de trouver les personnes les plus aptes à diriger chaque secteur des affaires publiques. Les femmes, c'est un fait reconnu, ont une finesse psychologique supérieure à celle des hommes. Toutes choses égales par ailleurs, cette qualité les rend plus habiles que les hommes dans le choix de leurs instruments et c'est bien là le plus important pour ceux qui ont la charge de gouverner l'humanité. Même Catherine de Médicis, femme sans principes, a pu apprécier la valeur du Chancelier de L'Hôpital. Mais il est également vrai que la plupart des grandes reines doivent leur renommée à leurs propres talents à gouverner et c'est précisément pour cette raison qu'elles ont été bien servies. Elles gardaient entre leurs mains la direction suprême des affaires et si elles écoutaient de bons conseillers, elles donnaient par là une preuve éclatante que leur discernement les prédisposait à s'occuper des grandes affaires de l'État.

Est-il raisonnable de penser que les personnes aptes à remplir de hautes fonctions politiques sont incapables de s'acquitter des moindres ? Y a-t-il une raison dans la nature des choses pour que les femmes et les sœurs des princes se révèlent, quand besoin est, aussi compétentes que les princes eux-mêmes pour leurs affaires et pour que les femmes et les sœurs des hommes d'État, des administrateurs, des directeurs de société et des chefs d'établissements publics soient incapables de faire ce que font leurs frères et leurs maris ? La vraie raison saute aux yeux. C'est que les princesses sont, de par leur rang, placées au-dessus de l'ensemble des hommes et non au-dessous de par leur sexe. Elles n'ont jamais appris qu'il était inconvenant pour elles de s'occuper de politique et on leur a permis de porter à la

conduite des grandes affaires qui se traitaient autour d'elles et auxquelles elles pouvaient se trouver mêlées l'intérêt généreux et naturel qu'y porte tout individu cultivé. Les dames des familles régnautes sont les seules femmes à qui l'on permette les mêmes intérêts et la même liberté d'épanouissement qu'aux hommes et c'est précisément chez elles qu'on ne trouve trace d'infériorité. Partout et dans la mesure où l'on a pu juger les compétences des femmes, il s'est avéré qu'elles étaient satisfaisantes.

Ce fait concorde avec les conclusions générales les plus positives que semble suggérer pour l'instant l'expérience imparfaite qu'on a des tendances particulières et des aptitudes caractéristiques des femmes, telles qu'elles se sont révélées jusqu'ici. Je ne dis pas : telles qu'elles continueront à être, car, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, je considère que c'est de la présomption que de prétendre décider ce que les femmes sont ou ne sont pas, peuvent ou ne peuvent pas être, d'après leur constitution naturelle. Leur développement naturel a été jusqu'ici contrarié de telle façon que leur nature a dû nécessairement subir de profondes transformations et déformations. Personne ne peut affirmer impunément que si on laissait la nature des femmes s'épanouir aussi librement que celle des hommes, si on n'essayait de l'infléchir artificiellement que pour répondre aux exigences de la société dans des conditions identiques pour les deux sexes, il y aurait une différence essentielle ou même une différence quelconque dans le caractère et les aptitudes qui se développeraient chez elles. Je montrerai bientôt que parmi les différences actuelles, même les moins contestables peuvent très bien être le résultat des circonstances sans qu'il y ait de différence dans les aptitudes naturelles. Mais si l'on observe les femmes telles que l'expérience nous les montre, on peut dire, en toute vérité, qu'elles sont généralement douées pour les choses pratiques. Cette affirmation est conforme à tout ce que l'histoire rapporte sur les femmes, dans le présent comme dans le passé, et l'expérience quotidienne ne le confirme pas moins. Considérons la nature particulière des aptitudes mentales les plus caractéristiques chez une femme de talent : elles vont toutes dans le sens de la pratique. Que veut-on dire quand on parle de l'intuition des femmes ? On entend par là une perception rapide et correcte d'un fait présent, sans rapport avec des principes généraux. Personne n'a jamais découvert une loi scientifique de la nature ni trouvé une règle générale de morale par intuition. Ces lois et ces règles sont le résultat d'informations lentement et soigneusement rassemblées et comparées, et ni les hommes ni les femmes doués d'intuition ne brillent habituellement dans ce domaine à moins que l'expérience nécessaire soit telle qu'ils puissent l'acquérir par eux-mêmes. Car ce qu'on appelle leur esprit intuitif les rend particulièrement aptes à recueillir les vérités générales qui sont à la portée de leur observation individuelle. C'est pourquoi, quand par hasard les femmes arrivent à connaître aussi bien que les hommes les résultats de l'expérience des autres, par leur lecture ou par leur éducation, elles sont mieux équipées que les hommes des instruments nécessaires pour réussir dans la pratique. (J'utilise volontairement le mot □ hasard Ÿ car les seules femmes à posséder les connaissances qui les rendent aptes aux grandes affaires de la vie sont celles qui se sont cultivées elles-mêmes.) Les hommes à qui l'on apprend beaucoup ont tendance à manquer de sens pratique. Ils ne voient pas dans les faits qu'ils sont amenés à étudier ce qui s'y trouve réellement mais ce qu'ils ont appris à y trouver. Cela arrive rarement aux femmes d'une certaine compétence. Leur intuition les en préserve. Avec la même expérience et les mêmes facultés générales, une femme voit habituellement beaucoup mieux qu'un homme ce qui est immédiatement devant elle. Or

cette sensibilité aux choses présentes est la principale qualité dont dépend la compétence pratique par opposition à la compétence théorique. Découvrir des principes généraux relève de la faculté de spéculation, mais la faculté pratique consiste à discerner et à repérer les cas particuliers où ces principes sont ou ne sont pas applicables. A cet égard, les femmes, telles qu'elles sont aujourd'hui, sont particulièrement douées. J'admets qu'il ne puisse y avoir de bonne pratique sans principes et que la place prédominante que tient la rapidité d'observation parmi les facultés de la femme la rend particulièrement apte à construire des généralisations trop hâtives à partir de ses propres observations, bien qu'en même temps elle ne soit pas moins prête à rectifier des généralisations au fur et à mesure que son observation s'élargit. Mais ce défaut sera corrigé quand la femme aura accès à l'expérience de l'humanité, à la culture générale, c'est-à-dire à tout ce que peut lui apporter l'éducation. Les erreurs commises par les femmes sont spécifiquement celles que fait un homme intelligent qui s'est instruit lui-même, qui voit souvent ce que les hommes pris par la routine ne peuvent pas voir, mais qui se trompe, faute de connaître des choses connues depuis longtemps. Certes, il a acquis bien des connaissances qui existaient déjà, sinon il n'aurait pas pu aller plus loin, mais ce qu'il sait, il l'a appris par bribes et au hasard, comme le font les femmes.

Mais cette attraction de l'esprit féminin vers le présent, le concret, le fait réel qui, par son caractère exclusif, est une source d'erreurs, est également un remède très utile à l'erreur inverse. L'aberration principale et très caractéristique des esprits spéculatifs consiste précisément à manquer de cette perception vive et constante du fait objectif. Faute de cela, non seulement ces esprits négligent souvent la contradiction que les faits extérieurs opposent à leurs théories, mais ils perdent complètement de vue le but légitime de la spéculation intellectuelle et laissent leurs facultés spéculatives s'égarer dans des régions non pas peuplées d'êtres réels, animés ou inanimés, ni même idéalisés, mais d'ombres créées par les illusions de la métaphysique ou par le simple enchevêtrement des mots et ils prennent ces ombres pour les objets appropriés de la philosophie la plus élevée et la plus transcendante. Pour un homme de théorie et de spéculation qui s'occupe, non pas de rassembler des éléments d'information par l'observation mais de les transformer par des opérations intellectuelles en de vastes vérités scientifiques et en règles de conduite, rien ne peut avoir de plus grande valeur que de continuer ses spéculations avec l'aide et sous la critique d'une femme véritablement supérieure. Il n'y a rien de mieux pour maintenir sa pensée dans les limites de la réalité et des faits naturels. Une femme se laisse rarement abuser par une abstraction. La tendance habituelle de son esprit est de prendre les choses une par une plutôt qu'en groupes et, ce qui est étroitement lié, son intérêt plus vif pour les sentiments présents des personnes lui fait prendre d'abord en considération, dans toute application pratique, la façon dont les gens en seront affectés, et ces deux éléments l'incitent extrêmement peu à faire confiance à des spéculations qui perdent de vue les individus et s'occupent de choses comme si elles n'existaient qu'à l'intention de quelque entité imaginaire, pure création de l'esprit, qu'on ne peut assimiler aux sentiments d'êtres vivants. L'esprit féminin contribue donc à rapprocher de la réalité les spéculations des hommes et réciproquement, l'esprit masculin contribue à élargir le champ de la pensée féminine. Car en ce qui concerne la profondeur par opposition à la largeur, je doute beaucoup que, même actuellement, les femmes soient inférieures aux hommes.

Si les qualités mentales des femmes peuvent ainsi aider utilement à la spéculation intellectuelle, elles jouent un rôle encore plus important une fois que la spéculation a fait son œuvre et qu'il faut mettre en pratique ses résultats. Pour les raisons données précédemment, les femmes risquent moins de commettre l'erreur habituelle aux hommes, qui consiste à vouloir appliquer une règle lorsque cette règle est inapplicable ou qu'il est nécessaire de l'adapter. Considérons maintenant une autre supériorité reconnue aux femmes intelligentes, leur plus grande agilité d'esprit. N'est-ce pas, plus que toute autre, une qualité qui prédispose aux affaires pratiques ? Dans l'action, tout dépend toujours d'une décision rapide. Dans la spéculation intellectuelle, ce n'est pas le cas. Celui qui se contente de penser peut attendre, il peut prendre le temps de réfléchir, il peut recueillir des preuves supplémentaires ; il n'est pas obligé d'achever immédiatement son système philosophique de peur de laisser passer l'occasion. Pouvoir tirer la meilleure conclusion possible de données insuffisantes n'est certes pas inutile en philosophie ; la construction d'une hypothèse provisoire compatible avec tous les faits connus est souvent la base nécessaire d'une recherche ultérieure. Mais en philosophie, cette faculté est plus utile qu'indispensable et dans les opérations principales comme dans les opérations secondaires, le philosophe peut s'accorder le temps qu'il veut. Il n'a pas besoin de faire preuve de rapidité ; ce dont il a plutôt besoin, c'est de patience pour poursuivre lentement sa tâche jusqu'à ce que les lumières diffuses soient devenues éclatantes et que la conjecture soit devenue théorème. Pour ceux au contraire qui s'occupent de choses fugitives et périssables, de faits isolés et non de catégories de faits, l'agilité d'esprit est la seconde qualité en importance, après l'aptitude à bien penser. Celui qui ne peut disposer immédiatement de ses facultés quand il faut agir pourrait tout aussi bien ne pas en avoir du tout. Il est peut-être capable de critiquer mais il est incapable d'agir. Or c'est là, de l'aveu général, qu'excellent les femmes et les hommes qui ressemblent le plus aux femmes. Les autres hommes parviennent lentement à la maîtrise totale de leurs facultés, aussi éminentes soient-elles. La rapidité de jugement et la promptitude à agir judicieusement, même dans le domaine qu'ils connaissent le mieux, sont chez eux le résultat graduel et tardif d'un effort soutenu devenu habituel.

On dira peut-être que les femmes sont inaptes aux choses pratiques, excepté la vie domestique, à cause de leur sensibilité nerveuse plus grande qui les rend versatiles, instables, trop à la merci de l'influence du moment, incapables de persévérer sans relâche et d'utiliser leurs compétences de façon régulière et assurée. Je pense que ces termes résument la plupart des objections qui sont avancées pour récuser l'aptitude des femmes aux affaires de haute importance. Cette instabilité, c'est le débordement d'une énergie nerveuse inutilisée qui cesserait si cette énergie était employée dans un but précis. Cette nervosité a été aussi entretenue de façon plus ou moins consciente. La preuve en est que les crises d'hystérie et les évanouissements ont quasiment disparu depuis que ce n'est plus la mode. D'ailleurs, on voit des personnes, de nombreuses femmes des classes supérieures par exemple, mais moins souvent en Angleterre qu'ailleurs, élevées comme des plantes de serre, à l'abri des changements bénéfiques de climat et de température, sans pratiquer aucun des exercices qui stimulent et développent le système musculaire et le système circulatoire, tandis que leur système nerveux est maintenu dans une activité anormale, surtout dans le domaine affectif. Rien d'étonnant alors si celles qui ne meurent pas de consommation sont à l'âge adulte d'une grande fragilité physique, que la cause en soit externe ou interne, et incapables de supporter



toute tâche physique ou intellectuelle qui demande un effort soutenu. Mais les femmes élevées pour gagner leur vie par leur travail ne manifestent aucune de ces caractéristiques pathologiques, à moins d'être enchaînées à un travail sédentaire excessif et confinées dans des locaux insalubres. Les femmes qui, dès leur plus jeune âge, ont partagé la saine éducation physique et la liberté corporelle de leurs frères et qui vivent avec suffisamment d'air pur et d'exercice par la suite, ont très rarement une nervosité excessive qui les empêche de mener une vie active. Certes, on trouve chez les deux sexes un certain nombre de personnes qui ont par tempérament une nervosité si inhabituelle qu'elle a chez eux une influence déterminante sur tous les autres phénomènes vitaux. Ce tempérament, comme d'autres traits physiques, est héréditaire et il se transmet aux fils comme aux filles. Mais il est possible et même probable que les femmes héritent plus souvent que les hommes de ce qu'on appelle le tempérament nerveux. Tenons ce fait comme établi et je demanderai alors si l'on trouve que les hommes de tempérament nerveux sont inaptes aux tâches et aux carrières habituelles des hommes. Sinon, pourquoi les femmes de même tempérament seraient-elles inaptes pour ces travaux ? Les particularités de ce tempérament sont sans doute, dans certaines limites, un obstacle à la réussite dans certains emplois, tout en étant une aide dans d'autres. Mais quand l'occupation convient à ce tempérament, et même parfois, dans le cas contraire, les hommes de grande sensibilité nerveuse nous fournissent continuellement des exemples de succès les plus brillants. Ce qui les distingue essentiellement dans la pratique, c'est qu'ils sont susceptibles d'une plus grande excitation, si bien que leurs facultés, une fois excitées, diffèrent plus que chez les autres personnes de leur état normal. On dirait qu'ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes et font avec facilité ce dont ils seraient totalement incapables à d'autres moments. Mais, sauf dans les constitutions chétives, cette excitation sublime n'est pas un éclair qui disparaît sans laisser de traces durables, incompatible avec la poursuite tenace et régulière d'un objectif. C'est le propre du tempérament nerveux d'être capable d'une excitation soutenue à travers une longue série d'efforts. C'est ce que l'on entend par □ ardeur Ÿ. C'est ce qui fait courir le pur-sang sans ralentir jusqu'à ce qu'il s'effondre, mort. C'est ce qui a permis à tant de femmes délicates de montrer la constance la plus sublime non seulement sur le bûcher mais tout au long des tortures physiques et morales qui ont précédé. Il est évident que les personnes de ce tempérament sont particulièrement aptes, dans le domaine politique, à l'exercice du pouvoir exécutif. C'est l'étoffe dont sont faits les grands orateurs, les grands prédicateurs et les apôtres éloquents. On pourrait penser que leur constitution est moins compatible avec les qualités qu'on exige d'un homme de gouvernement ou d'un juge. Il en serait ainsi, si une personne excitable devait nécessairement être toujours dans un état d'excitation. Mais c'est seulement une question d'entraînement. Une grande sensibilité peut entraîner un bon contrôle de soi à condition d'être cultivée en ce sens. Elle crée alors les héros de la spontanéité aussi bien que les héros de la maîtrise de soi. L'histoire et l'expérience montrent que les personnalités les plus passionnées sont aussi les plus intransigeantes et les plus fanatiques dans leur sentiment du devoir quand leur passion a été éduquée dans ce sens. Quand un juge rend une sentence équitable dans un procès alors qu'il ressent un vif intérêt pour la partie adverse, c'est la puissance de ses sentiments qui le convainc de la nécessité d'être juste et lui permet de réaliser cette victoire sur lui-même. La possibilité de ressentir cet enthousiasme sublime qui élève l'homme au-dessus de sa personnalité de tous les jours influe sur cette même

personnalité quotidienne. Les aspirations et les facultés qu'il manifeste quand il est dans cet état exceptionnel deviennent le point de comparaison à partir duquel il estime ses sentiments et ses actes à d'autres moments. Ses tendances ordinaires se façonnent à partir de ces moments d'excitation sublime et se confondent avec eux, bien qu'ils ne soient que passagers, en raison de la constitution physique de l'homme. Ce que l'on sait des races comme des individus ne prouve pas que les personnes de tempérament nerveux soient en moyenne moins aptes à la spéculation intellectuelle et aux affaires pratiques que les personnes plus calmes. Certes, les Français et les Italiens sont par nature beaucoup plus sensibles nerveusement que les races teutoniques et, si on les compare avec les Anglais, leur vie émotive quotidienne est beaucoup plus importante. Mais leurs savants, leurs hommes d'État, leurs législateurs, leurs juristes ou leurs généraux en ont-ils été moins grands ? Nous avons des preuves évidentes que les Grecs étaient autrefois, comme leurs descendants le sont encore, une des races de l'humanité les plus sensibles. Mais il n'est pas besoin de demander dans quelle activité humaine ils n'ont pas excellé. Les Romains, méridionaux eux aussi, avaient probablement à l'origine le même tempérament, mais l'austérité de leur discipline nationale, comparable à celle des Spartiates, en fit un exemple du type national opposé. C'est à travers l'intensité de leurs sentiments artificiels qu'on pouvait discerner la grande force de leurs sentiments naturels. Si c'est là l'exemple de ce que peut devenir un peuple naturellement sensible, les Celtes irlandais constituent un des meilleurs exemples de ce qu'un peuple devient quand il est livré à lui-même, si toutefois on peut dire que les Irlandais sont livrés à eux-mêmes quand depuis des siècles, ils subissent l'influence indirecte d'un mauvais gouvernement et l'impulsion directe d'une hiérarchie catholique et de leur foi sincère dans cette religion. Le caractère irlandais doit donc être considéré comme un cas défavorable ; cependant, chaque fois que les circonstances individuelles lui ont été propices, l'Irlandais ne s'est-il pas révélé supérieur à tout autre dans les activités individuelles les plus variées ? Il se peut que les femmes soient aux hommes ce que les Français sont aux Anglais, les Irlandais aux Suisses, les Grecs ou les Italiens aux races germaniques, c'est-à-dire qu'elles se révèlent capables de faire les mêmes choses qu'eux avec des qualités différentes. Mais je ne vois pas pourquoi elles ne les feraient pas tout aussi bien dans l'ensemble, si leur éducation était adaptée de façon à corriger au lieu d'accentuer les faiblesses inhérentes à leur tempérament.

Supposons cependant qu'il soit vrai que l'esprit féminin soit par nature plus changeant que l'esprit masculin, moins capable de poursuivre longtemps le même effort, plus enclin à partager ses facultés entre de nombreux domaines au lieu de suivre jusqu'au bout une seule voie. Il en est peut-être ainsi des femmes d'aujourd'hui, bien qu'il y ait de nombreuses exceptions notables, et cela peut expliquer qu'elles soient restées derrière les hommes les plus éminents précisément dans ces activités qui exigent qu'on s'absorbe totalement dans des idées et des occupations d'une seule et même nature. Mais cette différence ne porte que sur le genre d'excellence et non sur l'excellence elle-même ou sur sa valeur réelle. Il reste à prouver si ce travail exclusif d'une partie de l'esprit, cette absorption de toute la pensée sur un seul sujet et sa concentration sur un seul ouvrage sont la condition normale et saine des facultés humaines, même quand il s'agit de spéculation intellectuelle. Je crois que ce que fait gagner cette concentration dans un domaine particulier est perdu dans les autres et c'est ma ferme conviction que même dans l'abstraction, l'esprit gagne plus à revenir plusieurs fois sur un

problème difficile qu'à s'y attacher sans interruption. En tout cas, dans la vie pratique, qu'il s'agisse des secteurs les plus nobles ou des plus humbles, c'est une qualité très précieuse de pouvoir passer rapidement d'un sujet de réflexion à un autre, sans qu'entre-temps l'activité intellectuelle ne faiblisse. Et c'est une qualité que les femmes possèdent avant toute autre en vertu de la mobilité d'esprit même dont elles sont accusées. Elles tiennent peut-être cette mobilité de la nature mais certainement aussi de leur éducation ; car presque toutes les occupations féminines consistent à régler une multitude de petits détails à chacun desquels l'esprit peut à peine consacrer une minute car il doit passer à d'autres choses, et si une chose réclame plus d'attention, la femme doit prendre sur ses moments perdus pour y penser. On a souvent remarqué la capacité qu'ont les femmes de penser dans des circonstances et à des moments où presque tous les hommes se trouveraient des excuses pour ne pas essayer de le faire. Même s'il n'est occupé que par de petites choses, l'esprit d'une femme ne peut presque jamais se permettre d'être inactif comme celui d'un homme l'est si souvent quand il n'est pas occupé par ce qu'il considère comme l'affaire de sa vie. L'affaire de la vie d'une femme, ce sont les choses en général et elle ne peut pas plus cesser de s'en occuper que le monde de tourner.

Mais on dit que l'anatomie fournit la preuve que les facultés mentales des hommes sont supérieures à celles des femmes du fait qu'ils ont un cerveau plus gros. Je réponds que d'abord le fait lui-même est douteux. Il n'est en aucune façon établi que le cerveau de la femme est plus petit que celui de l'homme. Si l'on tire cette conclusion simplement de ce que l'ossature de la femme est généralement de dimensions moindres que celle de l'homme, on risque d'arriver à d'étranges conclusions. Un homme de grande stature devrait, selon ce raisonnement, avoir une intelligence bien supérieure à celle d'un homme petit et un éléphant ou une baleine devrait surpasser l'humanité de façon prodigieuse. La taille du cerveau chez les êtres humains, disent les anatomistes, varie beaucoup moins que la taille du corps ou même de la tête et l'on ne peut absolument pas juger de l'un d'après l'autre. Il est certain que quelques femmes ont un cerveau aussi grand que n'importe quel homme. Autant que je sache, un homme qui avait pesé de nombreux cerveaux humains disait que le plus lourd qu'il connaissait, plus lourd même que celui de Cuvier (qui était le plus lourd d'après les rapports précédents), était celui d'une femme. Ensuite, je dois faire remarquer qu'on n'a pas encore bien défini la relation précise qui existe entre le cerveau et les capacités intellectuelles ; ce sujet donne même lieu à de grandes discussions. Il est évident qu'il y a une relation très étroite. Le cerveau est certainement l'organe de la pensée et des sentiments. Sans tenir compte de la grande controverse qu'on n'a pas encore résolue concernant l'attribution des différentes facultés mentales, j'admets que ce serait une anomalie et une exception à tout ce que nous connaissons des lois générales de la vie et de son organisation si la taille de l'organe n'avait aucun rapport avec la fonction, si la puissance de l'instrument ne croissait proportionnellement avec sa taille. Mais l'exception et l'anomalie seraient tout aussi grandes si l'organe n'exerçait son influence que par sa taille. Dans toutes les opérations délicates de la nature, parmi lesquelles celles de la création de la vie sont extrêmement délicates et les opérations du système nerveux de loin les plus délicates de toutes, la différence dans les effets produits dépend autant de la différence de qualité des agents physiques que de leur quantité. Si l'on doit apprécier la qualité d'un instrument d'après la beauté et la délicatesse du travail qu'il peut accomplir, les indications dont on dispose laissent supposer une qualité

plus fine du cerveau et du système nerveux des femmes que de ceux des hommes. Laissons de côté la différence de qualité dans l'abstrait, qui est difficile à vérifier. On sait que l'efficacité d'un organe dépend non seulement de sa taille mais de son activité et nous pouvons mesurer approximativement celle-ci d'après l'énergie avec laquelle le sang circule dans cet organe, car le stimulus et la force réparatrice dépendent tous deux essentiellement de la circulation. Il ne serait pas surprenant, et c'est en fait une hypothèse qui concorde avec les différences qu'on a pu observer entre les opérations mentales des deux sexes, que les hommes aient en moyenne un cerveau plus grand et les femmes une circulation cérébrale plus active. Les résultats que cette hypothèse, fondée sur l'analogie, nous inviterait à attendre de cette différence d'organisation, correspondraient à certains de ceux que nous constatons habituellement. D'abord, on pourrait s'attendre à ce que les opérations mentales des hommes soient plus lentes. Ils n'auraient pas une aussi grande vivacité d'esprit ni des réactions affectives aussi rapides que les femmes. Les grands corps demandent plus de temps pour atteindre leur plein régime. D'autre part, une fois en pleine activité, le cerveau masculin fournirait plus de travail. Il aurait davantage tendance à persévérer dans la première direction choisie et il aurait plus de difficulté à passer d'un mode d'action à un autre, mais il pourrait poursuivre plus longtemps sa première activité sans perte de puissance ni impression de fatigue. Ne constatons-nous pas que les activités où les hommes l'emportent le plus nettement sur les femmes sont celles qui demandent qu'on peine et qu'on s'acharne longtemps sur la même idée, tandis que les femmes réussissent mieux là où il faut agir rapidement ? Le cerveau féminin se fatigue vite, mais, pour un même degré de fatigue, on peut s'attendre à ce qu'il récupère plus vite. Je répète que ces remarques sont entièrement hypothétiques et veulent simplement indiquer une ligne de recherche. J'ai réfuté auparavant l'idée selon laquelle on pourrait savoir de façon certaine s'il y a en moyenne une différence naturelle dans la force ou dans l'orientation des capacités mentales des deux sexes, encore moins en quoi consiste cette différence. Il est impossible qu'on le sache tant que l'on n'aura pas mieux étudié les lois psychologiques de la formation de la personnalité, même de façon générale, tant qu'on ne les aura pas appliquées scientifiquement dans ce cas particulier, tant qu'on sous-estimera les influences extérieures les plus évidentes sur les différences de caractère, tant que l'observateur n'en tiendra pas compte et tant que les écoles en place d'histoire naturelle et de psychologie les considéreront avec une sorte de mépris dédaigneux. Qu'elles recherchent dans le monde de la matière ou dans celui de l'esprit la cause des principales différences entre les êtres humains, ces écoles sont unanimes pour dénigrer ceux qui préfèrent expliquer ces différences par les relations différentes des individus avec la vie et la société.

Les idées qu'on s'est faites de la nature des femmes sont de simples généralisations empiriques, élaborées sans esprit philosophique et sans analyse, à partir des premiers exemples qui se présentaient. Et cela de façon si ridicule que l'idée admise sur ce sujet diffère dans chaque pays, suivant que les opinions et les circonstances sociales du pays ont laissé ou non aux femmes qui y habitent la possibilité de se développer dans un certain domaine. Un Oriental pense que les femmes sont par nature particulièrement voluptueuses. Voyez les violences qu'elles subissent pour cette raison dans les écrits indiens. Un Anglais pense généralement qu'elles sont par nature frigides. Les dictons sur l'inconstance des femmes, comme le célèbre distique de François Ier ou comme ceux qui l'ont précédé ou suivi, sont

pour la plupart d'origine française. En Angleterre, on remarque fréquemment que les femmes sont beaucoup plus constantes que les hommes. L'inconstance de la femme est considérée comme infamante depuis plus longtemps en Angleterre qu'en France. D'ailleurs, les Anglaises sont au fond d'elles-mêmes beaucoup plus esclaves de l'opinion que les Françaises. On peut remarquer au passage que les Anglais sont particulièrement mal placés pour porter un jugement sur ce qui est ou n'est pas naturel, non seulement pour les femmes mais pour les hommes ou pour l'ensemble de l'espèce humaine, du moins s'ils ne peuvent se fonder que sur ce qu'ils voient en Angleterre. Car il n'est pas d'endroit où la nature humaine laisse moins paraître son vrai visage. Les Anglais sont plus loin de l'état de nature que tous les autres peuples modernes, dans un bon comme dans un mauvais sens. Ils sont, plus que tout autre peuple, le produit de la civilisation et de la discipline. L'Angleterre est le pays où la discipline sociale a le mieux réussi non pas tant à vaincre, mais à supprimer tout ce qui peut s'y opposer. Chez les Anglais, plus que chez tout autre peuple, non seulement les actes mais aussi les sentiments dépendent de la règle sociale. Dans d'autres pays, l'opinion inculquée ou les exigences de la société peuvent primer, mais les impulsions individuelles restent toujours visibles en arrière-plan et leur résistent souvent : la règle peut être plus forte que la nature mais la nature est toujours là. En Angleterre, la règle s'est substituée dans une large mesure à la nature. Durant la plus grande partie de sa vie, un Anglais ne cherche pas à suivre ses penchants en se conformant à la règle, mais il s'efforce de n'avoir pour seul penchant que de suivre la règle. La chose a sans doute son bon côté mais elle a aussi un côté déplorable. C'est ce qui rend l'Anglais particulièrement mal qualifié pour formuler un jugement sur les tendances originelles de la nature humaine d'après sa propre expérience. Les erreurs dont les observateurs d'autres pays sont capables sur ce sujet sont d'un autre ordre. L'Anglais ne connaît pas la nature humaine, le Français est partial. Les erreurs de l'Anglais sont négatives, celles du Français positives. L'Anglais imagine que les choses n'existent pas parce qu'il ne les voit jamais ; le Français pense qu'elles doivent toujours et nécessairement exister parce qu'il les voit. L'Anglais ne connaît pas la nature parce qu'il n'a pas eu l'occasion de l'observer ; le Français la connaît généralement bien mais il se trompe souvent parce qu'il ne l'a vue que sophistiquée et déformée. Car l'aspect artificiel que donne la société à l'objet observé déguise ses tendances naturelles de deux façons différentes, soit en étouffant la nature, soit en la transformant. Dans le premier cas, ce qui reste à étudier n'est qu'un maigre résidu de la nature ; dans le second cas, il en reste plus, mais probablement développé dans une direction toute autre que celle dans laquelle il se développerait spontanément.

J'ai dit qu'on ne peut pas savoir aujourd'hui dans quelle mesure les différences mentales existantes entre les hommes et les femmes sont naturelles et dans quelle mesure elles sont artificielles. On ne peut même pas savoir s'il y a des différences naturelles, ni, à supposer que toutes les causes artificielles de différence aient disparu, quel caractère naturel on découvrirait. Je ne vais pas essayer de faire ce que j'ai déclaré impossible, mais le doute n'interdit pas de faire des hypothèses et là où l'on ne peut acquérir de certitude, il peut cependant y avoir moyen d'atteindre un certain degré de probabilité. Le premier point, l'origine des différences effectivement observées, est le plus accessible à la spéculation et

j'essaierai de m'en approcher par le seul chemin possible, c'est-à-dire en recherchant les conséquences des influences extérieures sur l'esprit. Nous ne pouvons pas isoler un être humain des circonstances dans lesquelles il se trouve afin d'affirmer expérimentalement ce qu'il aurait été par nature, mais nous pouvons considérer ce qu'il est et ce qu'ont été ses circonstances et voir si l'un ne dépend pas de l'autre.

Prenons donc le seul cas tranché que l'observation nous fournit de l'apparente infériorité des femmes par rapport aux hommes, si nous exceptons la différence de force physique. Aucune production philosophique, scientifique ou artistique qui mérite le premier rang n'a été l'oeuvre d'une femme. Y a-t-il un moyen d'expliquer cela sans supposer que les femmes sont par nature incapables de produire ces chefs-d'œuvre ?

D'abord, nous pouvons nous demander honnêtement si l'expérience nous a fourni des éléments suffisants pour fonder une induction. Il y a à peine trois générations que les femmes, à quelques très rares exceptions près, ont commencé à mettre à l'épreuve leurs dons pour la philosophie, les sciences et les arts. C'est seulement avec notre génération que leurs tentatives se sont un tant soit peu multipliées, mais elles demeurent encore extrêmement rares, sauf en Angleterre et en France. On peut se demander à juste titre si, d'après le calcul des probabilités, un esprit doué de qualités de tout premier ordre pour la réflexion philosophique ou pour les arts créateurs avait quelque chance de se manifester chez les femmes qui par goût et compte tenu de leur situation personnelle pouvaient s'adonner à ces occupations. Dans toutes les activités auxquelles elles ont eu le temps de s'intéresser, à tous les niveaux de perfection excepté les plus élevés, surtout lorsqu'il s'agit du domaine auquel elles se sont consacrées depuis le plus longtemps, c'est-à-dire la littérature (prose ou poésie), les femmes ont réalisé autant de choses et obtenu autant de hautes récompenses qu'on pouvait l'espérer, compte tenu de la période de temps et du nombre d'entre elles qui ont concouru. Si nous remontons à la période antérieure où quelques très rares femmes ont essayé leurs talents, nous en trouvons tout de même quelques-unes parmi ce très petit nombre qui ont obtenu un succès remarquable. Les Grecs ont toujours compté Sapho parmi leurs grands poètes et nous pouvons bien supposer que Myrtis, dont on dit qu'elle fut le professeur de Pindare, et Corinne qui lui ravit trois fois le prix de poésie, ont dû avoir assez de talent pour pouvoir être comparées à ce grand poète. Aspasia n'a pas laissé d'écrits philosophiques mais c'est un fait admis que Socrate recourut à elle pour son instruction et avouait lui-même en avoir bénéficié.

Si nous considérons les œuvres des femmes dans les temps modernes et si nous les comparons avec celles des hommes, dans le domaine littéraire ou artistique, l'infériorité qu'on peut observer se limite essentiellement à un seul point, mais c'est un point essentiel : leur manque d'originalité. Non pas une absence totale d'originalité car toute production intellectuelle de quelque valeur a son originalité propre ; c'est une conception de l'esprit et non une copie de quelque chose d'autre. On trouve dans les écrits des femmes beaucoup d'idées originales, c'est-à-dire des idées qu'elles n'ont pas empruntées à quiconque et qui

découlent de leurs propres observations ou de leur réflexion. Mais elles n'ont pas encore produit aucune de ces idées nouvelles profondes et lumineuses qui marquent la pensée de toute une époque et elles n'ont été à l'origine d'aucune de ces conceptions artistiques fondamentalement nouvelles qui ouvrent une perspective d'effets possibles qu'on n'avait jamais envisagés auparavant et qui sont le fondement d'une nouvelle école. Leurs compositions pour la plupart s'inspirent du fonds actuel des idées et leurs créations ne s'écartent pas beaucoup des modèles existants. Voilà le genre d'infériorité dont leurs œuvres font preuve car dans l'exécution, dans l'exploitation détaillée des idées, et dans la perfection du style, il n'y en a pas. Nos meilleurs romanciers du point de vue de la composition et de l'agencement du détail, ont été surtout des femmes ; et il n'y a pas dans toute la littérature moderne un véhicule de pensée plus éloquent que le style de Mme de Staël ni, comme exemple de perfection artistique, rien de supérieur à la prose de George Sand dont le style a sur le système nerveux l'effet d'une symphonie de Haydn ou de Mozart. Ce qui manque surtout aux femmes, c'est, je l'ai dit, une grande originalité de conception. Maintenant voyons s'il y a un moyen d'expliquer ce défaut.

Il convient de rappeler, en ce qui concerne les idées, que durant toute cette période de l'histoire du monde et du progrès de la culture où la seule force du génie permettait de découvrir de nouvelles vérités, nobles et fécondes, sans longues études préalables et sans beaucoup de connaissances, durant toute cette époque donc, les femmes ne s'adonnèrent jamais à la réflexion philosophique. Depuis l'époque d'Hypatie jusqu'à la Réforme, l'illustre Héloïse est presque la seule femme qui aurait pu réussir un tel exploit et nous ne savons pas la somme de réflexion philosophique que les malheurs de sa vie ont fait perdre à l'humanité. Depuis qu'un nombre considérable de femmes se sont mises à cultiver la philosophie, l'originalité n'est plus aussi facile. On a découvert depuis longtemps presque toutes les idées accessibles par la seule force des facultés primitives et maintenant, seuls les esprits soumis à une discipline précise et instruits des résultats des recherches antérieures peuvent parvenir à l'originalité, au sens fort du terme. C'est, je crois, M. Maurice qui a remarqué qu'à l'époque actuelle, les penseurs les plus originaux sont ceux qui connaissent le mieux la pensée de leurs prédécesseurs et il en sera toujours ainsi dorénavant. Chaque pierre nouvelle dans l'édifice doit maintenant être placée par-dessus tant d'autres qu'une longue opération d'escalade et de transport de matériaux doit être effectuée par quiconque aspire à prendre part à l'étape actuelle du travail. Combien de femmes ont accompli cette opération ? Mrs. Somerville est peut-être la seule femme dont les connaissances mathématiques sont suffisantes pour faire aujourd'hui d'importantes découvertes dans ce domaine : est-ce une preuve de l'infériorité des femmes qu'elle n'ait pas réussi à être une des deux ou trois personnes qui, durant leur vie, ont associé leur nom à un progrès notable de cette science ?

Depuis que l'économie politique est devenue une science, deux femmes en ont su assez pour écrire utilement sur ce sujet ; parmi la quantité innombrable de ceux qui ont écrit sur ce sujet pendant la même époque, combien d'hommes, honnêtement, ont mérité qu'on parle d'eux ? Il n'y a pas eu jusqu'ici de femme historienne célèbre mais laquelle d'entre elles a l'érudition

nécessaire pour le devenir ? Il n'y a pas de femme philologue, mais laquelle parmi elles a étudié le sanscrit et le slave, le gothique d'Ulphilas et le perse de Zendavesta ? Même dans les choses pratiques, nous savons tous ce que vaut l'originalité des génies illettrés : elle consiste à inventer de nouveau sous une forme rudimentaire quelque chose qui a déjà été inventé et amélioré par de nombreux chercheurs successifs. Quand les femmes auront reçu l'éducation dont les hommes ont besoin maintenant pour faire preuve d'originalité dans le génie, on pourra alors commencer à juger par expérience si elles sont capables d'originalité.

Certes, il arrive souvent qu'une personne qui n'a pas étudié à fond et minutieusement les idées que d'autres ont formulées sur un sujet donné ait, par l'effet d'une perspicacité naturelle, l'intuition d'une découverte qu'elle peut ébaucher mais qu'elle ne sait pas prouver et qui, cependant, une fois mûrie, peut accroître considérablement nos connaissances ; mais même alors, on ne peut lui rendre aucune justice tant qu'une autre personne qui possède, elle, les données préalables, ne se sera pas chargée de vérifier cette intuition, de lui donner une forme scientifique ou pratique et de l'insérer parmi les vérités déjà existantes de la philosophie ou de la science. Suppose-t-on que les femmes n'ont pas de telles inspirations heureuses ? Toutes les femmes intelligentes en ont des centaines. Mais pour la plupart, ces idées se perdent faute d'un mari ou d'un ami qui possède les données antérieures nécessaires pour les apprécier à leur juste valeur et les porter à la connaissance du monde. Et même quand cela se produit, ces idées passent généralement pour les siennes et non pour celles de leur auteur véritable. Qui peut dire combien d'idées tout à fait originales, avancées par des écrivains de sexe masculin, appartiennent aux femmes qui les ont suggérées et n'appartiennent à eux que dans la mesure où ils les ont vérifiées et élaborées ? Si j'en juge par mon expérience personnelle, il y en a vraiment un très grand nombre.

De la spéculation pure, passons à la littérature au sens strict du terme et aux beaux-arts. Il y a une raison évidente qui explique pourquoi la littérature féminine est, dans sa conception générale et dans ses traits principaux, l'imitation de la littérature masculine. Pourquoi la littérature latine, comme les critiques le répètent à satiété, est-elle une imitation de la littérature grecque et non pas originale ? Simplement parce que les Grecs furent les premiers à écrire. Si les femmes vivaient dans un pays différent des hommes et n'avaient jamais lu aucun de leurs écrits, elles auraient eu leur littérature propre. Dans l'état actuel des choses, elles n'en ont pas créée parce qu'elles ont trouvé une littérature déjà existante et fort avancée. S'il n'y avait pas eu d'interruption dans la connaissance de l'Antiquité ou si la Renaissance s'était produite avant la construction des cathédrales gothiques, celles-ci n'auraient jamais été construites. Nous voyons qu'en France et en Italie, l'imitation de la littérature ancienne a interrompu le développement d'idées originales. Toutes les femmes qui écrivent sont des élèves de grands écrivains du sexe masculin. Les premiers tableaux d'un peintre, même s'il s'agit d'un Raphaël, ne se distinguent pas du style de son maître. Même un Mozart ne montre pas sa puissante originalité dans ses premiers morceaux. Les générations sont pour la masse ce que sont les années pour un individu doué. Si la littérature féminine est destinée à avoir globalement un caractère différent de la littérature masculine en raison des tendances



naturelles différentes des deux sexes, il faudra beaucoup plus de temps qu'il ne s'en est déjà écoulé avant que les femmes puissent s'émanciper de l'influence des modèles acceptés et suivent leurs propres impulsions. Mais si, comme je le crois, il s'avère que les femmes n'ont pas de tendances naturelles spécifiques qui distinguent leur génie de celui des hommes, il n'en reste pas moins que chaque femme écrivain prise individuellement a ses tendances propres qui, à présent, sont encore soumises à l'influence du précédent et de l'exemple. Il faudra d'autres générations avant que leur individualité soit suffisamment développée pour s'opposer à cette influence.

C'est dans les beaux-arts proprement dits qu'on peut trouver à première vue les plus fortes présomptions de l'infériorité des femmes en matière d'originalité, puisque, peut-on dire, l'opinion ne leur interdit pas de s'y adonner, que même elle les y encourage plutôt et que ce domaine, bien loin d'être négligé, occupe une place importante dans l'éducation des femmes des classes riches. Cependant, dans ce genre de talent, plus encore que dans les autres, elles n'ont jamais atteint le degré de perfection auquel sont parvenus les hommes. Toutefois, cette infériorité s'explique simplement par le fait bien connu et plus vrai dans les beaux-arts qu'ailleurs que les professionnels sont bien supérieurs aux amateurs. Dans presque tous les pays, les femmes des classes cultivées étudient quelque peu les beaux-arts, mais non dans le but de s'en servir pour gagner leur vie ou améliorer leur situation sociale. Les femmes artistes sont toutes des amateurs. Les exceptions ne font que confirmer la règle. On apprend aux femmes la musique mais non pour pouvoir en composer, seulement pour l'exécuter et, en conséquence, ce n'est que comme compositeurs que les hommes sont supérieurs aux femmes. Le seul des beaux-arts que les femmes pratiquent, dans une certaine mesure, comme profession dans la vie, c'est l'art dramatique et dans cet art, elles sont, de l'aveu général, égales sinon supérieures aux hommes. Pour que la comparaison soit juste, il faudrait comparer les productions des femmes dans une branche artistique donnée avec celles des hommes dont ce n'est pas la profession. Dans la composition musicale par exemple, les femmes ont sûrement produit autant de bonnes choses que les amateurs du sexe masculin. Il y a maintenant quelques femmes, très peu, qui font de la peinture leur profession et elles commencent déjà à manifester autant de talent qu'on pouvait l'espérer. Même des peintres du sexe masculin (n'en déplaise à M. Ruskin) n'ont pas fait très remarquable figure ces derniers siècles et il faudra beaucoup de temps avant que cela n'arrive. La raison pour laquelle, en peinture, les anciens sont si supérieurs aux modernes, c'est que des esprits bien supérieurs s'adonnaient à cet art. Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les peintres italiens étaient les hommes les plus accomplis de leur époque. Les plus grands d'entre eux avaient des connaissances encyclopédiques et excellaient dans tous les domaines, comme les grands hommes de la Grèce. Mais à cette époque, les beaux-arts étaient au regard de la sensibilité et de l'intelligence des hommes, l'une des plus nobles activités où un être humain pouvait exceller. Grâce aux beaux-arts, les hommes obtenaient ce que seule une distinction politique ou militaire peut leur procurer aujourd'hui : ils devenaient les compagnons des souverains et les égaux des membres de la plus haute noblesse. A l'heure actuelle, les hommes de cette envergure trouvent quelque chose de plus important à faire que la peinture pour leur renom et les besoins du monde moderne, et ce n'est qu'occasionnellement qu'un Reynolds ou un

Turner (dont je ne prétends pas évaluer le rang parmi les hommes éminents) se consacrent à cet art. La musique appartient à un autre ordre de choses ; elle ne demande pas les mêmes facultés intellectuelles mais semble dépendre davantage d'un don naturel et on peut trouver surprenant qu'aucun grand compositeur n'ait été une femme. Mais il faut cultiver ce don naturel avec une assiduité de professionnel pour qu'il aboutisse à de grandes créations. Les seuls pays qui aient produit des compositeurs de premier ordre, même du sexe masculin, sont l'Allemagne et l'Italie, deux pays où, par rapport à la France et à l'Angleterre, les femmes sont restées très en retard en ce qui concerne leur culture générale et particulière. Car, sans exagérer, elles sont généralement très peu instruites et n'ont guère cultivé aucune de leurs facultés intellectuelles supérieures. Dans ces pays-là, les hommes qui connaissent les principes de la composition musicale se comptent par centaines ou, plus probablement, par milliers, et les femmes à peine par dizaines, si bien que là encore, d'après les proportions, il ne faut guère s'attendre à trouver parmi les compositeurs éminents plus d'une femme pour cent hommes. Ni en Italie ni en Allemagne, les trois derniers siècles n'ont produit cent compositeurs éminents du sexe masculin.

Il y a d'autres raisons que celles que nous avons données jusqu'à présent pour expliquer pourquoi les femmes restent derrière les hommes, même dans les professions accessibles aux deux sexes. D'abord, très peu de femmes ont le temps de s'y consacrer. Ceci peut sembler paradoxal. Mais c'est un fait social indéniable. Chaque femme doit d'abord consacrer son temps et ses pensées à satisfaire les exigences de la vie pratique. En premier lieu, il y a la direction de la famille et la gestion des dépenses du ménage qui occupent au moins une femme par famille, généralement une femme d'âge mûr qui a acquis une certaine expérience, à moins que la famille ne soit assez riche pour pouvoir déléguer cette tâche à du personnel salarié et supporter tout le gaspillage et la mauvaise gestion qui s'ensuivront inévitablement. La direction d'une maison est une tâche extrêmement lourde pour l'esprit, même quand elle n'est pas fatigante par ailleurs. Elle exige une vigilance de tous les instants, un regard auquel rien n'échappe et soulève, à toute heure du jour, des problèmes, prévus ou imprévus, qui demandent réflexion et solution et dont la personne responsable ne peut pour ainsi dire jamais se libérer. Si une femme a un rang et une situation qui la soulagent dans une certaine mesure de ces soucis, il lui reste encore à s'occuper pour toute la famille des relations avec les autres, ce qu'on appelle la vie mondaine. Moins les premières tâches l'accaparent, plus les autres se multiplient : dîners, concerts, soirées, visites du matin, courrier et tout ce qui s'ensuit. Tout ceci s'ajoute au devoir absorbant que la société impose en priorité aux femmes : celui de plaire. Dans les classes supérieures de la société, une femme intelligente peut utiliser presque entièrement ses talents à apprendre les belles manières et l'art de la conversation. Pour ne considérer que l'aspect extérieur du problème, toutes les femmes qui tiennent à bien s'habiller (je ne veux pas dire à grands frais, mais avec goût et en faisant la différence entre la convenance naturelle et la convenance artificielle) doivent consacrer à leur toilette, et peut-être aussi à celles de leurs filles, un effort de pensée intense et prolongé. Or, cet effort de pensée qui leur permettrait d'atteindre des résultats presque honorables dans les arts, les sciences ou la littérature, dévore en fait une grande partie du temps et des facultés intellectuelles dont elles auraient pu disposer pour l'une ou l'autre de ces activités. Pour que cette masse de préoccupations mineures, présentées aux femmes comme importantes, puisse leur laisser autant de loisir ou autant d'énergie et de liberté d'esprit à consacrer à l'art ou à la

spéculation intellectuelle, il faudrait qu'elles disposent de facultés actives plus fécondes que celles de la plupart des hommes. Mais ce n'est pas tout. Indépendamment des tâches de la vie quotidienne qui incombent régulièrement aux femmes, on attend d'elles que leur temps et leurs facultés soient à la disposition de tous. Même si un homme n'est pas à l'abri de ces exigences par sa profession, il peut, s'il a une occupation, s'y consacrer sans offenser personne : son occupation est considérée comme une excuse valable pour ne pas répondre aux sollicitations éventuelles. Les occupations d'une femme, surtout celles qu'elle a choisies volontairement, la dispensent-elles jamais aux yeux de l'opinion de ce qu'on appelle les devoirs de société ? C'est à peine si ses devoirs les plus nécessaires et les plus reconnus l'en dispensent. Il faut une maladie dans la famille ou quelque événement inhabituel pour lui permettre de faire passer ses propres affaires avant le plaisir des autres. Elle doit toujours être aux ordres de quelqu'un et, généralement, de tout le monde. Si elle étudie ou si elle travaille, elle doit pour s'y consacrer saisir au vol le moindre moment de liberté qui peut se présenter accidentellement. Une femme célèbre, dans une œuvre qui, je l'espère, sera publiée un jour, remarque avec juste raison que tout ce que fait une femme se fait à ses moments perdus. Est-il alors étonnant qu'elle n'atteigne pas le premier rang dans les domaines qui exigent une attention suivie et dont il faut faire le principal intérêt de sa vie ? C'est le cas de la philosophie et surtout de l'art auquel il faut non seulement consacrer toutes ses pensées et tous ses sentiments, mais qui exige aussi un entraînement constant si l'on veut parvenir à une grande habileté manuelle.

A tout ceci, ajoutons une autre remarque. Pour vivre d'un art ou d'une activité intellectuelle quelconque, il faut atteindre un certain niveau de compétence, mais pour créer des œuvres qui immortalisent le nom de leur auteur, il faut atteindre un niveau encore supérieur. Ceux qui ont pour profession une activité de cette nature ont toutes les raisons de chercher à parvenir à ce premier niveau. On n'atteint jamais l'autre si l'on n'a pas éprouvé à quelque moment de sa vie un vif désir de célébrité. C'est généralement un stimulant indispensable pour entreprendre le long et patient travail qui, même chez les personnes les plus douées naturellement, est nécessaire pour accéder aux premiers rangs dans des domaines où nous possédons déjà tant de monuments splendides des plus illustres génies. Or, que la cause en soit naturelle ou artificielle, les femmes ont rarement cette soif de célébrité. Leur ambition est généralement cantonnée dans des limites plus étroites. L'influence qu'elles cherchent à avoir concerne ceux qui les entourent immédiatement. Leur désir est d'être aimées, appréciées ou admirées par ceux qu'elles voient de leurs propres yeux et elles se contentent presque toujours des connaissances, des arts et des talents qui y suffisent. C'est un trait de caractère qu'on ne peut négliger quand on juge les femmes comme elles sont. Je ne crois pas du tout qu'il soit inhérent à leur nature. C'est seulement le résultat naturel de leur situation. L'amour de la célébrité chez les hommes est encouragé par l'éducation et par la société ; mépriser les plaisirs et consacrer sa vie au travail par amour de la gloire est considéré comme le destin des esprits nobles, même si on en parle comme de leur dernière faiblesse. Les hommes sont stimulés par le fait que la célébrité donne accès à tous les objets de l'ambition, y compris la faveur des femmes, tandis qu'aux femmes elles-mêmes ces buts sont interdits et que chez elles le désir de célébrité est considéré comme inconvenant et peu féminin. Par ailleurs, comment les préoccupations d'une femme pourraient-elles ne pas être toutes concentrées sur les impressions qu'elle produit sur ceux qui interviennent dans sa vie quotidienne, alors que

la société ne lui a imposé des devoirs qu'envers eux et s'est efforcée de faire dépendre son bonheur d'eux seuls ? Le désir naturel d'obtenir la considération de ses semblables est aussi fort chez une femme que chez un homme, mais la société a ordonné les choses de façon que la considération publique ne soit ordinairement accessible à la femme qu'à travers son mari ou ses parents du sexe masculin, tandis qu'elle perd sa considération personnelle quand elle se met personnellement en avant ou qu'elle se montre dans un autre rôle que celui d'accessoire de l'homme. Quiconque est un tant soit peu capable d'estimer l'influence qu'ont sur l'esprit d'une personne sa situation sociale et domestique et toutes les habitudes de la vie, doit facilement reconnaître dans cette influence l'explication parfaite de presque toutes les différences apparentes entre les femmes et les hommes, y compris toutes celles qui impliquent une infériorité quelconque.

En ce qui concerne les qualités morales, par opposition aux facultés intellectuelles, on accorde généralement l'avantage aux femmes. On affirme que les femmes sont meilleures que les hommes, compliment vide de sens qui doit provoquer un sourire plein d'amertume chez toutes les femmes d'esprit, puisque leur situation dans la vie est la seule où l'ordre établi considère comme naturel et convenable que le meilleur obéisse au pire. Le seul mérite de ces balivernes, c'est que les hommes y reconnaissent l'influence corruptrice du pouvoir. C'est certainement là la seule vérité que ce fait, si c'est un fait établi, prouve ou illustre. Il est vrai que si la servitude corrompt toujours, elle corrompt moins l'esclave que le maître, sauf quand elle est poussée jusqu'à l'abrutissement. Sur le plan moral, il est meilleur pour un être humain de subir des contraintes, même si elles émanent d'un pouvoir arbitraire, que d'exercer sans contrôle un pouvoir de cette nature. Les femmes, dit-on, tombent plus rarement sous le coup de la loi pénale, fournissent un bien plus petit nombre de coupables au registre des criminels que les hommes. Je ne doute pas qu'on puisse en dire autant, avec la même exactitude, des esclaves noirs. Ceux qui sont sous le contrôle d'autrui ne peuvent guère commettre de crime, à moins que ce ne soit sur l'ordre de leur maître et pour servir ses desseins. Le dénigrement stupide des facultés intellectuelles des femmes et l'éloge aussi stupide de leur nature morale constituent bien l'exemple le plus éclatant de l'aveuglement avec lequel le monde, y compris le troupeau des intellectuels, méprise et néglige toutes les influences des circonstances sociales.

On loue la supériorité morale des femmes pour mieux leur reprocher de céder aux préjugés. Les femmes, nous dit-on, ne sont pas capables de résister à leurs préférences personnelles ; leur jugement dans les affaires graves est faussé par leurs sympathies et leurs antipathies. Si l'on admet qu'il en est ainsi, il reste encore à prouver que les femmes sont plus souvent abusées par leurs sentiments personnels que les hommes par leurs intérêts personnels. Dans ce cas, il semble que la principale différence entre les hommes et les femmes serait que les hommes sont détournés du devoir et de l'intérêt public par l'attention qu'ils se portent et que les femmes, n'étant pas autorisées à avoir des intérêts propres, en sont détournées par l'attention qu'elles portent à quelqu'un d'autre. Il faut aussi considérer que toute l'éducation que les femmes reçoivent de la société leur inculque le sentiment que les individus auxquels elles sont liées sont les seuls envers qui elles ont des devoirs, les seuls dont elles sont

appelées à défendre les intérêts, tandis que leur éducation les laisse étrangères aux idées, même les plus élémentaires, nécessaires pour mettre leur intelligence au service de plus vastes intérêts ou d'objectifs moraux plus élevés. En résumé, ce qu'on leur reproche, c'est d'accomplir trop fidèlement le seul devoir qu'on leur enseigne et presque le seul dont on leur permet de s'acquitter.

Lorsque ceux qui bénéficient de privilèges font des concessions à ceux qui en sont privés, généralement la seule raison en est que ces derniers ont le pouvoir de les extorquer. Aussi bien, les hommes dans leur ensemble ne tiendront pas compte des arguments contre les prérogatives de leur sexe tant qu'ils pourront se dire que les femmes ne s'en plaignent pas. Ce fait permet sans doute aux hommes de conserver leurs injustes privilèges quelque temps encore, mais cela ne rend pas ceux-ci moins injustes. On peut dire exactement la même chose des femmes du harem d'un Oriental : elles ne se plaignent pas de ne pas avoir droit à la liberté des femmes européennes. Elles trouvent nos femmes épouvantablement effrontées et peu féminines. On sait combien il est rare que même les hommes se plaignent de l'ordre général de la société et ces plaintes seraient encore plus rares si l'on ne connaissait pas l'existence d'un ordre de choses différent ailleurs. Les femmes ne se plaignent pas du sort général de leur sexe, ou plutôt elles s'en plaignent, car les élégies à ce sujet sont très fréquentes dans leurs écrits et l'étaient encore plus tant qu'on ne pouvait soupçonner ces lamentations d'avoir un objectif concret. Leurs plaintes sont comme celles que provoque chez les hommes l'insatisfaction générale face à la vie ; elles n'ont pas pour but de porter une condamnation ou de réclamer un changement. Mais même si les femmes ne se plaignent pas du pouvoir des maris, chacune se plaint de son mari ou des maris de ses amies. Il en est de même pour les autres servitudes, au moins au début du mouvement d'émancipation. Les serfs ne se plaignirent pas d'abord de leurs seigneurs mais seulement de leur tyrannie. Les Communes commencèrent par réclamer quelques privilèges municipaux ; elles demandèrent ensuite à être exemptées des taxes qu'elles n'auraient pas acceptées, mais à ce moment-là, elles auraient considéré comme une grande présomption de réclamer une part de l'autorité souveraine du roi. Le cas des femmes est maintenant le seul cas où la rébellion contre les règles établies est encore considérée de la même façon que l'était autrefois la prétention d'un sujet au droit de rébellion contre son roi. Une femme qui participe à un mouvement que son mari désapprouve devient martyre sans pouvoir être apôtre. Car le mari peut légalement mettre un terme à son apostolat. On ne peut attendre des femmes qu'elles se consacrent à l'émancipation de leur sexe tant que des hommes, en nombre considérable, ne seront pas prêts à se joindre à elles dans cette entreprise.